

Jean ROULLAND, Biographie

Enfance et l'adolescence.

29 mars 1931, Jean ROULLAND naît dans la banlieue de Roubaix-Tourcoing, à Croix, petite ville industrielle du Nord de la France, dans un milieu bourgeois. Avec ses trois frères et sa sœur, ils auront une petite enfance heureuse.

Son père, Armand Roulland, fils d'un douanier, passe son enfance au pied du Mont Cassel à Okselaere. Il rencontre et épouse Anna Humbrecht, jeune institutrice de Bavinchove. Mobilisé, il sera gravement blessé au flanc, à Verdun, pendant la guerre 14-18, évacué et soigné à Nice à l'hôtel « Magestic » transformé en Hôpital militaire. Ses récits de guerre, vivaces, apocalyptiques, impressionneront et hanteront l'esprit de son fils.

Armand Roulland occupe un poste important d'agent d'assurances (Agence Verspieren / Lloyd continental à Roubaix), sa femme a quitté son métier et s'occupe du foyer familial. Ils ont une bonne aisance financière et il a les moyens de rouler, avec chauffeur, en Delahaye. D'esprit laborieux, il avait le goût des affaires, et soignait son aspect ; Néanmoins il était présentait aussi des tendances dépressives.

Sa femme, Anna Humbrecht, ancienne institutrice, catholique fervente au contraire de son mari, donna à ses enfants une éducation sévère, leur inculquant la religion et les inscrivant dans des établissements scolaires privés et confessionnels. Jean Roulland, conformément aux idées de sa mère, fit donc des études primaires dans un établissement religieux.

Avec la seconde guerre mondiale, le monde bascule. C'est l'évacuation et l'exode, la famille part se réfugier vers le sud, jalonnant son voyage d'étapes chez des relations de Mr Roulland ou ils sont bien reçus. Finalement ils arrivent à Saujon en Charente maritime ou ils s'installent quelques temps avant de remonter dans le nord. Cette équipée n'affectera pas le jeune Jean Roulland qui vivra l'expérience comme une aventure. A leur retour, leur maison étant occupée par les Allemands, ils s'installent à Ponteau-sur-mer, Normandie, jusqu'à la fin de la guerre. Quand ils reviennent à Croix, Jean a 14 ans et rêve de cinéma...

Il continue ses études secondaires au collège Saint-Louis de Roubaix, ou il ne se montre pas mauvais élève. Mais aimant le plein air et les jeux physiques, il préfère passer du temps avec ses copains plutôt qu'à l'école. Inscrit par sa mère chez les boy-scouts, il se plait en leur compagnie car il peut exprimer ses goûts pour le déguisement, le spectacle, et les activités en extérieur tout en découvrant les joies du bivouac et du camping.

Les études classiques ne semblant pas lui convenir, ses parents le placent dans une école professionnelle, avec l'espoir de le voir choisir et préparer un métier. Il y suivit pendant quelques temps les cours d'ajusteur en mécanique sans que le résultat soit concluant; Néanmoins il y apprend l'art de manier la lime, ce qui lui sera très utile par la suite pour ciseler ses bronzes.

Jean, lui, rêvait toujours de devenir acteur et de faire des dessins poétiques. Sa préférence pour un métier « artistique » décevait son père qui aurait préféré le voir embrasser sa profession et lui succéder.

Les Beaux-Arts

1946, Mr Roulland inscrit un peu par dépit son fils à... l' Ecole Nationale Supérieure des Arts et Industries Textiles de Roubaix ou il restera cinq ans et touchera à de nombreuses techniques.

L'expérience fut décisive. Dès son arrivée à l'école, Jean Roulland fut orienté vers l'atelier de modelage et de sculpture où il fit rapidement preuve de dons exceptionnels.

Malgré son caractère dissipé, il suit assidûment les cours, dévore les ouvrages d'art, apprend le dessin, la peinture, modelage de la terre et du plâtre.

Auprès du photographe et sculpteur Achille Vilquin et de Pierre Lemaire, il s'initie au travail de la pierre, du marbre et du bois. Rodin est bien sûr l'exemple que l'on cherche à suivre, mais Jean Roulland est aussi tenté par des formes plus épurées et admire Constantin Brancusi comme un maître..

1947, avec les autres élèves, il participe à sa première exposition et reçoit deux prix encourageants (accessits en dessin et peinture). Dès lors, chaque année son travail est récompensé, en 1950, il est même gratifié de 4 prix (documentaire / croquis, sculpture et dessin d'après modèle vivant) .

A l'école d'art de Roubaix, il rencontre le peintre Arthur Vanheck, son aîné de quelques années, avec qui il se lie d'une indéfectible amitié qui durera jusqu'à la disparition du peintre. (ce dernier, qui n'avait pas les moyens de s'inscrire venait en auditeur libre) Rapidement il fréquente et se lie d'amitié avec d'autres artistes locaux, Jacques Dodin, Michel Delporte, Paul Hémerly, puis Eugène Leroy .

Mais, au bout de quelques années, il fallut bien qu'il songe à gagner sa vie; or, si la sculpture, nécessitant des investissements coûteux, le passionnait déjà, il n'envisageait pas encore d'en vivre.

Désirant toutefois demeurer dans le domaine de l'art, il décida d'apprendre l'art de la poterie et de la céramique, espérant pouvoir accéder rapidement à un métier artisanal lui permettant de gagner sa vie.

L'école ne possédait pas le matériel; obstiné et décidé il entreprend des démarches qui aboutissent à l'acquisition par l'école des Beaux Arts de Roubaix d'un four à grès; c'est ainsi que le soir, et pendant trois ans, Jean Roulland s'initie à la céramique, en compagnie d'un professeur qui ne s'y connaissait pas plus que lui. Procédant par tâtonnements, ou avec la lecture de livres, il acquit bientôt une bonne connaissance de la technique qui lui fut fort utile par la suite, et qui modéra probablement sa fascination pour les arts du feu. La découverte des céramiques de Picasso lors d'un voyage à Vallauris, l'impressionne aussi durablement.

1949, il reçoit une première commande publique pour une sculpture, le portrait de l'abbé Lemire pour la ville de Croix. Il ne maîtrise pas encore les techniques de fonderie, et la pièce sera réalisée dans usine proche.

1951, il passe quelques mois à l'école des Beaux-Arts de Paris en élève libre. Il visite assidûment le Musée de l'homme où il se penche sur les crânes, et l'anatomie humaine.

Une vie d'Artiste

Appelé par le service militaire, il part pour 15 mois à Sarrebourg en Allemagne.

1952 Il expose à la Galerie Parenthoux de Roubaix.

Dès 1952, l'industriel, collectionneur et mécène, Jean Masurel avait pris sous son aile son ami, le jeune peintre autodidacte Arthur Vanheck. C'est lui qui présentera Jean Roulland à son protecteur. Celui-ci lui achètera quelques unes de ses premières sculptures qui figureront dans la donation Masurel.

1953, il présente ses premières sculptures en plâtre au salon des artistes Roubaisiens, et à la Galerie Dujardin ses premières poteries et assiettes décorées.

La même année, il se marie avec Marie Josée D'Hulst.

Bientôt il est chargé de famille, (ils auront 4 enfants); il trouve un emploi dans une manufacture de « majoliques » en tant que mouleur à Wattrelos (Nord) où il convainc le directeur de créer un atelier de céramique. Il y travaillera 9 ans.

Le jeune couple habite alors à Roubaix, un appartement au-dessus de la Galerie Dujardin, importante galerie qui exposait des artistes contemporains; Il lui arrivait même de s'introduire la nuit dans la galerie pour admirer plus tranquillement les œuvres de Picasso, Manessier, Germaine Richier...

Ses peintures sont inspirées par le néo-cubisme et l'abstraction géométrique (vieille

femme / femme à la couture). Ses dessins sont rapides, instinctifs, expressionnistes en décalage avec ses sculptures épurées, « brancusiennes ».

Au salon annuel des artistes roubaisiens, où il présente des toiles, il rencontre et fréquente toujours les artistes locaux, Arthur Van Hecke, Michel Delporte, Jean Paul Hémerly, Jacques Dodin, Robert Conte, Pierre Hennebelle, Pierre Leclercq.

1954, après de vives altercations avec les membres du comité d'organisation du salon des artistes roubaisiens, querelles d'anciens et de modernes, tous se retirent du nombre des exposants, Van Hecke à leur tête.

La galerie Parenthou et la galerie Dujardin accueillent ces jeunes artistes et les exposent.

1954, La Galerie Dujardin expose « Douze peintres », Jean Roulland en réalise l'affiche. On y retrouve les dissidents Hémerly, Roulland, Van Hecke, Leroy, Leclercq, Delporte...

Bien plus tard ce groupe d'amis, qui restera assez informel, caractérisé par leur appartenance au Nord, et qui ne constituera jamais une école ou un mouvement sera rassemblé sous le nom de « Groupe de Roubaix ». Ils se fréquentent, échangent, exposent souvent ensemble, mais ils gardent leurs fortes personnalités, leur indépendance et leurs styles personnels.

A Lille il cotoie aussi les artistes regroupés sous le nom « d'atelier de la Monnaie » : Roger Frézin, Claude Vallois, Lyse Oudoire, Jean Brisly –

Ils sont soutenus par des mécènes et industriels locaux, Jean Masurel, Albert Prouvost, André Lefebvre et Philippe Leclercq qui acceptent aussi d'exposer certaines pièces de leur collections, des toiles de valeur signés de grands noms : Picasso, Braque, Léger, Utrillo, Buffet, Gromaire, Manessier, Lansky, Miro, Klee, Laurencin, Kermadec, Souverbie, Estève, Riopelle, De Staël, Bazaine, Singier, Pignon, Vlaminck, Derain, Van Dongen....

Ce fut pour lui l'occasion d'aiguiser son œil auprès d'un exceptionnel ensemble d'œuvres retraçant les tendances majeures de l'art pendant la première moitié du siècle.

1957, Toujours attiré par la sculpture, il s'adonne au travail de la pierre (Maternité), et réalise des modelages. L'œuvre de Brancusi le fascine, et il fait la connaissance de Gilioli à Paris. L'influence de la « sculpture cycladique » se fait sentir jusqu'en 1962.

Le soir, rentrant de son travail à la fabrique de majoliques, il travaille à son œuvre, réalise des dessins, pastels ou gouaches qu'il expose régulièrement dans les galeries de Roubaix et de Lille.

Parallèlement, il créera pendant quelques temps un cours privé, où il initie à la poterie quelques jeunes filles de la bonne société roubaisienne.

Mais s'il parvient à s'exprimer comme, il le souhaite dans ses dessins, il n'est pas aussi satisfait par ses sculptures en pierre. Il lui faut trouver un autre matériau, tout aussi solide, mais plus malléable, laissant plus de place à son impétuosité, ce sera la cire perdue. Et puis le feu, bronze le fascinent, la simple expression « fonte à la cire perdue » lui plaît !

Sans aucune connaissance de la technique, il décide de se lancer dans la fonte ! Il se plonge dans les rares ouvrages existants et les traités datant de la renaissance italienne pour en découvrir les secrets.

Ses premiers bronzes seront réalisés par des ateliers professionnels comme Valsuani (femme enceinte ou vierge Marie). Mais il souhaite fondre lui-même.

1959, Eugène Dodeigne s'intègre au « groupe de Roubaix », date à laquelle il s'installe à Bondues. Une forte amitié se noue entre les deux artistes qui exposeront ensemble dès 1962 à la galerie Renar..

1961, il fonde lui-même son premier bronze, « Nouveau - Né » et commence à réaliser ses premières têtes, thème récurrent de son œuvre. Néanmoins il continue encore à sculpter la pierre.

Ayant quitté Roubaix pour Flines-les Râches (près de Douai) où il avait acheté à crédit une ferme un peu délabrée, il construit avec l'aide de mineurs de fond en retraite, son premier four potager. (simple cube en briques réfractaires chauffé au coke). Ayant acquis son premier creuset à Lille, à l'aide de quelques outils fabriqués par le forgeron local,

utilisant du cuivre et des matériaux de récupération, il peut couler enfin sa première sculpture en bronze.

Bien que ses notions de fonte à la cire perdue aient été livresques et hasardeuses, cette première coulée fut couronnée de succès, la pièce vendue, ce qui l'encouragea à persévérer.

Rapidement ces premières oeuvres furent exposées et vendues en particulier dans la galerie Renar (1963) auprès de celles de César, Ipousteguy, Roel d'Haese, Dodeigne...). Abandonnant son travail à l'usine de céramiques, malgré des débuts difficiles, il se consacre dès lors au bronze et au dessin.

1964. Le collectionneur Philippe Leclercq présente le jeune Roulland à François Mathey, alors conservateur des Arts Décoratifs. A la suite de cette visite, Jean Roulland abandonne définitivement le style « brancusien », pour développer son œuvre expressionniste.

La même année, alors qu'il expose au Salon de Mai à Paris, il fait la rencontre de César, qui incite alors fortement Claude Bernard à accueillir dans sa galerie le jeune artiste du Nord.

Philippe Leclercq, grand industriel, qui a fait construire une chapelle moderne à Hem commande des œuvres à Manessier, Dodeigne, mais aussi à Jean Roulland (Jean XIII et Christ de procession)

Après avoir quitté Flines-les Râches pour un court séjour en HLM, il décide de partir vivre avec sa famille en Ardèche à Casteljau près des Vans. Il y reconstruit un four à coke et continue de fondre des bronzes sous l'oeil intrigué des villageois. Loin de toute influence, malgré ses installations rudimentaires il réalise toute une série de bronzes remarquables dont de très grandes pièces comme le « Christ mort », « l'aveugle » ou « l'Ardèche » « gisant ».

Il rencontre Yankel qui se montrera aussi très impressionné par son travail.

1966. La Galerie Claude Bernard à Paris lui consacre une exposition personnelle Mais la vie en Ardèche est difficile et après deux ou trois ans il décide de revenir dans le nord. Aidé par le Dr Habart (Chirurgien Calaisien et collectionneur), qui lui rachète sa maison il revient dans le nord, sa camionnette remplie d'œuvres inachevées ou en préparation qu'il n'avait pu réaliser là bas. Pendant une courte période, certainement inspiré par Picaso ou César, il réalise des sculptures-assemblages d'objets hétéroclites qu'il regroupera sous le nom de « Totems ». Mais il ne persévère pas et revient vite vers l'expressionnisme qui le caractérise définitivement.

Peu à peu, après avoir hésité entre le style épuré Brancusien et l'expressionnisme, il a trouvé définitivement sa voie, et ne la quittera plus;

1967. Après s'être établi quelques temps à Gravelines, il achète à la famille Butez une grande maison à Vieille-Eglise (Pas de Calais). Cette maison bourgeoise paysanne qui nécessite bien des travaux de restauration, dispose d'un grand terrain, et de quelques dépendances permettant d'y installer l'atelier. Il se fixe définitivement et y habite toujours.

Il dispose peu à peu d'un atelier-fonderie qui lui permet de maîtriser toutes les phases de la réalisation de ses bronzes à la cire perdue. Modelage en cire, construction et cuisson des moules, fonte du bronze, coulage des pièces, démoulage, ciselure et patine, montage des socles.

1968, Jean Roulland, désormais installé à Vieille-Eglise, se lance dans la réalisation de son œuvre la plus colossale, « l'Apocalypse ». Les difficultés techniques et financières auront raison du projet. La pièce sera découpée en morceaux choisis qui gardent la force de l'œuvre originale. Nullement découragé il se lance aussitôt dans la réalisation de grands Christs (Christ de Verdun 1970)

Parallèlement, il dessine avec frénésie des pastels ; vivacité, impétuosité, exubérance dans l'exécution, comme un contre point au bronze qui demande du temps pour parvenir

au résultat final qu'il est toujours impatient de découvrir. Néanmoins, si les sujets et les thèmes se recoupent avec ceux des bronzes, il ne s'agit jamais de dessins préparatoires aux sculptures. Longtemps négligés, ses pastels ont fini par s'imposer et à prendre une place incontournable dans son œuvre.

Si la vie n'est pas toujours facile, néanmoins, aidé par des amateurs fidèles il vit correctement et surtout peut continuer à produire ses œuvres.

1972. Des commandes importantes arrivent, des prix prestigieux aussi (Prix Rodin 72, Prix Lenchener 72)

Ses œuvres entrent dans de grandes collections privées, Françaises et étrangères, des musées et des lieux publics dans le cadre du « 1% ».

1975. Réalisation de très grandes sculptures, « Christ oublié » et « christ de rédemption », puis en 76 et 77 de gisants.

1978. avec le décès de sa femme, qui lui inspirera des œuvres poignantes (« Reine morte » ou « Marie Madeleine ») s'ouvre une période difficile d'abandon et de dérive.

1981. Il est sélectionné pour représenter la France à la biennale du Hakone open air muséum au Japon. Il réalise « la bête écorchée », avec l'aide financière et matérielle de ses amis. Cette sculpture lui vaut le 1° Kotaro Takamura Grand prize (Japon) 81.

1984. il reprend définitivement pied avec une importante commande de la ville de Lille fermement soutenue par le maire Pierre Mauroy: le monument au Cardinal Liénart, destiné à la Cathédrale de la Treille et qui provoquera bien des polémiques avant de trouver sa place.

Marie Christine Remmery, étudiante aux beaux-arts de Roubaix, venue en stage et pour l'assister, entre dans sa vie. A côté de lui elle finit de se former, l'épaule et apprend elle aussi à maîtriser la technique du bronze à la cire perdue, tout en développant ses propres créations.

1991. la ville de Lille consacre une très importante rétrospective à l'œuvre sculptée 1961-1991 (Hospice Comtesse). Dans la foulée une autre exposition présente ses pastels, et rencontre aussi un grand succès. L'envie de refaire des céramiques resurgit, et il réalise une série de grands plats ronds et rectangulaires.

1995. Tout en continuant à créer des bronzes et à dessiner, son goût pour la terre cuite étant toujours présent, il en reprend le modelage, s'intéresse au raku et à diverses techniques. S'en suit une impressionnante série de têtes en terre cuite.

Sous ses mains apparaît une œuvre renouvelée. Au départ, un peu conçues comme un carnet de notes en trois dimensions, les terres cuites destinées à être ensuite converties en bronze, lui permettent de juger très rapidement du résultat après cuisson. Mais les œuvres réalisées, (plus de 300), en raison des contraintes différentes liées au matériau terre, aux couleurs, aux flammés, et aux possibilités des émaux apparaîtront rapidement comme une nouvelle voie d'expression au sein de son œuvre.

1998. Jean Roullandet Marie-Christine Remmery se marient.

Il continue parallèlement ses œuvres sculptées, bronze et terres cuites, et les pastels. Ainsi sortent de son atelier encore de grandes sculptures, dont « l'Afghane », « la mariée », « l'homme de la forêt»...

2007. Frappé par une hémorragie cérébrale, il plonge dans le coma et passe près de la mort. Il doit interrompre son œuvre. Solidement épaulé par Marie-Christine, il se bat avec opiniâtreté contre le handicap, espérant pouvoir reprendre son travail là où l'a laissé.

2012. Il reçoit le prix de l'académie des Beaux-arts pour l'ensemble de son œuvre.

Rencontres, Amitiés et Influences :

L'influence de ses parents et de son éducation auront été déterminants. Cette mère très catholique, sévère, intransigeante, contrastant avec un père plus fantasque, anxio-dépressif, un peu dandy et qui l'impressionnera très jeune avec ses récits apocalyptiques de la guerre 14-18., contribueront certainement à développer chez l'artiste un esprit très ambivalent, un profond mysticisme, mélange de répulsion et de fascination pour la religion, et le choix d'une œuvre conçue comme une lutte entre le Bien et le Mal, au service d'une conscience exacerbée de la condition humaine.

À l'école d'Art, sous l'influence de ses maîtres, sa peinture s'inscrit dans la lignée du cubisme analytique et de l'abstraction, ses dessins sont plus expressionnistes, cursifs, et souvent préfigurent les sculptures à venir. En céramique, il découvre à Vallauris avec bonheur, le travail de Picasso.

Lors de son passage à l'école d'Art de Roubaix, pour la sculpture, le maître tutellaire est bien sûr Rodin qui sert d'exemple et dont l'œuvre ne manque pas de l'impressionner. Il se prend de passion aussi pour les œuvres épurées de Constantin Brancusi et de Jean Arp, et rencontre Gilioli en 1957, lors d'une visite à Paris, accompagné du peintre Delporte. La rencontre est brève, mais une forte sympathie se noue avec Gilioli. Dès lors, l'idéal de pureté des formes inspirée par la sculpture cycladique, de ces artistes influence fortement les œuvres de Jean Roulland jusqu'en 1962.

Sa fréquentation de quelques grands collectionneurs et mécènes du Nord, Jean Masurel, Albert Prouvost, André Lefebvre et Philippe Leclercq, lui donne l'occasion d'aiguiser son œil auprès d'un exceptionnel ensemble d'œuvres retraçant les tendances majeures de l'art pendant la première moitié du siècle. (Picasso, Braque, Léger, Utrillo, Buffet, Gromaire, Manessier, Lansky, Miro, Klee, Laurencin, Kermadec, Souverbie, Estève, Riopelle, De Staël, Bazaine, Singier, Pignon, Vlaminck, Derain, Van Dongen...). Les galeries lui permettent aussi de découvrir et d'admirer des œuvres de César, Germaine Richier, Henri Moore, Ipousteguy, Manessier...) ainsi que les arts premiers dans la galerie Lilloise de Marcel Evrard et chez certains collectionneurs.

Ses relations avec les artistes du « Groupe de Roubaix » ou de « l'atelier de la monnaie » à Lille, et l'amitié qui le lie avec certains n'influencent pas son œuvre sculptée. Chaque un suit sa propre voie. Il est de plus l'un des rares sculpteurs au sein de ces deux groupes.

1964, plusieurs rencontres seront déterminantes. Jean Roulland montre ses dessins à François Mathey, alors conservateur des Arts Décoratifs, (qui ne connaît pas ses sculptures). À la suite de cette visite, où il a été fortement encouragé à persévérer dans cette voie, Jean Roulland abandonne définitivement la voie de l'abstraction élégante « brancusienne », pour développer une œuvre délibérément expressionniste, conçue comme lutte entre le Bien et le Mal, alimentée par une conscience exacerbée du tragique de la condition humaine.

La même année, alors qu'il expose au Salon de Mai à Paris, il fait la rencontre de César, qui se serait écrié : "C'est ce que j'aurais toujours voulu faire", fortement impressionné par une tête de Roulland.

César incite alors fortement Claude Bernard à accueillir dans sa galerie le jeune artiste du Nord. 30 ans plus tard, César, toujours admiratif, et qui ne l'avait jamais perdu de vue dira encore de Jean Roulland : « Ah ! Jean Roulland, lui au moins n'a pas vendu son âme ».

1964-1967. En Ardèche et à son retour dans le nord, pendant une courte période, certainement inspiré par les expériences semblables de Picasso ou de César, il réalise des sculptures-assemblages d'objets hétéroclites (masques à gaz, bidons, pelles, rebuts divers) qu'il surmoule et assemble; cette expérimentation ludique, ne concernera finalement que peu d'œuvres, qu'il regroupera sous le nom de « Totems ». Il ne persévère pas dans cette voie et revient vite vers l'expressionnisme qui le caractérise désormais,

restant imperméable aux modes du moment, aux influences et aux sirènes de l'art contemporain. Sa voie personnelle est désormais tracée.

Au nombre de ses amis, citons aussi Claude et Michèle Vallois, les sculpteurs Eugène Dodeigne, Mario Slinckaert, ou le céramiste Jean Brisy chez qui il passera bien des nuits à discuter de céramique et à surveiller les fours.

Jean aime les gens, et en particulier les gens simples, chez qui il trouve une source d'inspiration inépuisable. Déjà en ardèche, des personnages campagnards avaient inspiré ses sculptures, et il en sera de même à Vieille-Eglise où il fréquente en fin d'après midi, encore en tenue de travail, le café de Mme Brazzy. Il y rencontre les gars du village, paysans, ouvriers agricoles, retraités... Certains visages travaillés par le temps, l'âge ou les exès se transcrivent sous ses mains.

Hormis des ouvrages techniques où il recherche des conseils pratiques, si tant est qu'il en ait besoin..., Jean Roulland ne lit pas beaucoup, d'ailleurs les commentaires et les articles sur l'art ne l'intéressent pas spécialement.

Par contre il aime les images, et sa bibliothèque comporte beaucoup d'ouvrages d'art où son œil aiguisé dévore les photos. Ainsi on y retrouve des ouvrages sur Rodin, Goya, Picasso, Giacometti, et beaucoup de livres illustrant l'art japonais, égyptien, précolombien, océanien, africain, ou des arts premiers qui l'ont toujours fasciné. Et aussi des ouvrages d'anatomie, ou traitant des céramiques chinoises, arabes et japonaises, (il vénère Hamada). Les tapis et les tissus anciens l'intéressent aussi passionnément, ainsi que les objets d'archéologie, ou la statuaire vaudou.

Tout cela nourrit son imaginaire, ainsi que les sulphures (dont il aura toute une collection), les arts premiers, les masques africains et les momies. Dès le début des années 60, il découvre les idoles Kafir d'Afghanistan ou l'art tribal Sépik, et s'intéresse aussi à l'art brut conservant chez lui quelques années une série de tableaux de Crépin et de Scottie Wilson.